

# **MISE EN PERSPECTIVE DE L'ENSEIGNEMENT TECHNIQUE ET PROFESSIONNEL EN COMMUNAUTÉ FRANÇAISE DE BELGIQUE : ANALYSE DE QUELQUES TRAJECTOIRES SPÉCIFIQUES**

**Christophe MATTART**

**ULB**

**Géraldine ANDRE**

**FUCaM**

## **Introduction sur la recherche**

Notre exposé se fonde sur les premières données d'une recherche collective (FRFC) entamée en janvier 2005. Cette recherche se base sur une enquête de terrain de type socio-anthropologique et est conduite auprès de jeunes de 6 établissements d'enseignement technique et professionnel en CFWB, trois implantés à Bruxelles et trois dans le bassin de Charleroi. L'objectif empirique est d'étudier en profondeur des parcours de vie au sein desquels les trajectoires scolaires et le phénomène de l'orientation prennent sens et sont mis en perspective notamment avec les interrelations avec les expériences au sein du monde du travail, ses représentations etc. Enfin, cette étude est également longitudinale et cherche à relier les évolutions des discours des jeunes en fonction de leurs différentes places dans le monde social. Actuellement en train d'effectuer une seconde phase de notre enquête, les réflexions proposées ici le sont avant tout dans une perspective heuristique.

## **Problématique**

Une telle thématique renvoie bien sûr à un ensemble de transformations sociales bien connues et de nombreux débats entre sociologues. Parmi les transformations les plus conséquentes, citons les mutations du salariat, la montée du chômage ou encore le gonflement de la classe moyenne, éléments qui ont profondément modifié la structure sociale et par conséquent, et plus particulièrement, affecté ce que l'on qualifiait de classe ouvrière et la culture qui s'y associait.

Plus largement, ces évolutions ont provoqué des débats au sein de la discipline sociologique mais, quoi qu'il en soit, le constat de l'existence d'un «brouillage des classes» est aujourd'hui partagé. Dès lors, certains paradigmes classiques de la sociologie se trouvent remis en question, voire abandonnés (Touraine).

Il est pourtant d'autant plus important de s'interroger sur ce brouillage. Y renoncer peut contribuer à rendre invisibles, par un principe de méconnaissance, certaines dynamiques et rapports de force. CASTEL rappelle que la classe ouvrière, minée par les transformations structurales du salariat (précarisation de nombreuses catégories de salariés, individualisation des statuts) s'est «décollectivée» dans les conditions et les rapports de travail, brisant de ce fait d'anciennes solidarités et leur conscience de classe. De son côté, CHAUVEL montre que l'ascenseur social n'a plus pu bénéficier aux cohortes nées après 1950 comparées à la situation directe d'après-guerre, mais que les gens continuent à croire à une homogénéisation des modes de vie : les sciences sociales n'ont, selon ses dires, pas su fournir les clés de lecture de cette situation nouvelle, contribuant ainsi à une dé-représentation des classes. Enfin, BOLTANSKI rappelle que, dégagées de tout rapport social, des notions telles que l'exclusion ont tendance à naturaliser les inégalités.

Aujourd'hui, la population de l'enseignement technique et professionnel ne semble plus invitée comme autrefois à rejoindre un collectif d'appartenance ouvrier. Si l'on part de l'idée de l'absence de ce collectif d'appartenance à laquelle les métiers de ces formes d'enseignement se rattachaient, l'on peut légitimement s'interroger sur la situation de ces élèves et la possibilité pour eux de construire un sens à leur orientation qui ne serait donc plus prédéfini par ces anciens collectifs.

## **Parcours étudiés : choix méthodologique et caractéristiques génériques**

Face à ce questionnement, nous avons choisi de traiter cinq entretiens d'élèves masculins répondant à une caractéristique : bien qu'étant actuellement en troisième année professionnelle, ces jeunes ont déjà connu, dans le monde du travail, une expérience à l'épreuve de laquelle a été soumis le sens qu'ils construisent à l'égard de leur formation. Bien entendu, il s'agit d'une exploration : d'autres profils d'élèves sont appréhendés au fil de l'enquête. Les cinq parcours retenus ici partagent des caractéristiques communes : actuellement majeurs et en troisième professionnelle, ils ont tous les cinq obtenu leur certificat d'études primaires à l'heure, mais au cours du premier cycle de l'enseignement général, ils ont été confrontés à certaines difficultés (échecs). Ces jeunes les expliquent eux-mêmes soit par leur envie de s'amuser, soit par le changement d'encadrement beaucoup plus lâche. Ce premier cycle, qu'il ait comporté une année complémentaire ou un redoublement, a débouché sur une orientation restrictive vers une troisième professionnelle. La manière dont cette orientation est interprétée par les jeunes diffère selon les parcours : réussite et option motivée par un choix personnel pour certains, échec et option choisie au hasard, pour d'autres. Quoiqu'il en soit, la suite de leur trajectoire et ce qu'ils en disent renforcent plutôt l'hypothèse de profondes difficultés à l'égard de cette orientation restrictive : au cours de la troisième année dans l'enseignement professionnel dans une nouvelle école, ils interrompent leur scolarité et partent travailler.

## **Interprétation synthétique des parcours retenus**

Premièrement, l'aspect le plus important est qu'ils ne se sentent pas à leur place au sein de leur première troisième professionnelle. D'ailleurs, ils finissent par penser et par dire qu'ils n'ont jamais été faits pour l'école soulignant toute la difficulté de construction de sens à son égard. La réorientation vers le travail – du moins dans le cadre d'une formation en alternance – leur permet d'en trouver un : l'argent, lequel apparaît au cœur de cette réorientation de parcours. Ce n'est en effet pas la recherche d'une formation d'un autre genre ou d'un métier qui les motivait. Plutôt, en dépit de l'obligation scolaire jusqu'à 18 ans, autant travailler et gagner de l'argent. Deuxièmement, leur expérience du travail est interprétée comme très difficile au point de l'interrompre aussitôt et de retourner à l'école. D'une part, le seul élément signifiant de cette expérience, l'argent, s'avère insuffisant pour persévérer dans la dureté du travail, ressenti comme d'autant plus pénible qu'ils ont fait l'épreuve de leurs sous-qualifications. D'autre part, elle soustrait le jeune à l'insouciance de l'école dont semblent bénéficier les autres jeunes encore scolarisés. Troisièmement, parce qu'ils estiment n'être pas faits pour le travail, ils interprètent le retour à l'école sans pour autant l'envisager de manière enthousiaste ou en termes de formation à un métier. En outre, ils sont confrontés aux difficultés d'un univers qu'ils estiment infantilisant alors même qu'ils souhaitent retrouver l'insouciance juvénile. Cela ne signifie pas qu'ils n'ont pas conscience de l'importance d'un papier et d'une qualification, de même peuvent-ils valoriser leur option mais seulement en ce qu'ils pourraient en retirer en termes pécuniaires.

## **Perspectives**

Comme on peut le constater, que ce soit au niveau scolaire, d'abord, ou au niveau de leur expérience dans le monde du travail, il y a pour ces jeunes une absence d'initiation et d'expérience à une culture des métiers. Si le collectif d'appartenance qui permettrait de donner un sens à sa formation n'est plus donné d'avance, il revient au jeune de le construire. Or, le référentiel actuel dominant pour se positionner dans le monde social est issu de la société globale : l'argent et les hiérarchisations qui en découlent. Et c'est autour des attraits de la culture matérielle que ces jeunes construisent un sens à l'égard de leur place à l'école et dans le monde du travail. Or, la condition de l'élève du technique et professionnel est non rémunérée (sauf apprentissage). Si l'on y ajoute que les jeunes interviewés sont majeurs, et donc en processus de construction identitaire adulte, leur position dans ce type d'enseignement et leur retard est une dimension cruciale pour comprendre l'entre-deux dans lequel ils se trouvent, et la difficulté pour eux de donner sens à leur carrière scolaire. Ces différents éléments posent évidemment certaines questions aux processus d'orientation scolaire.

On voit bien à travers les difficultés que ces jeunes éprouvent à construire du sens qu'il y a rupture par rapport aux précédentes générations. Cette rupture, bien que radicale, n'est cependant pas absolue. Nous sommes en possession de certains éléments qui nous donnent à penser qu'il y a des formes de continuité avec l'ancienne culture ouvrière, mais ces dernières prennent des morphologies nouvelles dans des contextes qui le sont également.